

Un dimanche 26 vaut-il deux vendredi 13 ?

De Michaël Rochoy (*mimiryudo@hotmail.com*)

*A la chance, qui l'emporte toujours dans le combat millénaire
qui l'oppose au malheur...*

Dimanche 26 février. J'aimerais vraiment savoir pourquoi certaines personnes fêtent mardi gras un dimanche ! Et je doute que ces messieurs de la police souhaitent m'expliquer... Quels messieurs de la police vous demandez-vous ? Je vais vous raconter comment tout a commencé... Après tout, peut-être que cela vous amusera, peut-être que ça vous apitoiera, peut-être même, si vous êtes avocats, que vous contacterez le commissariat du coin pour demander ma libération (03.21.01.86.12)

Tout commença donc un dimanche matin très tranquille. J'étais debout dès potron-minet, soit un peu avant dix heures. Le robinet se gargarisait comme à l'accoutumée, signifiant que le type de la chambre 408 utilisait son eau (froide) ; la vaisselle, empilée sur mon frigo avec une maîtrise quasi-architecturale mais menaçant toujours de s'effondrer (je comprenais alors la fierté que pouvait ressentir l'architecte de la tour de Pise), enveloppait les neuf mètres carrés de ma chambre d'étudiant de cette charmante odeur de café froid dans lequel aurait trempé deux cordons bleus et une paupiette juteuse une semaine durant ; et mes voisins chantaient gaiement leurs paillardes en allant se requinquer de leur nuit agitée avec une bonne douche (froide). Bref, un dimanche matin normal.

Après avoir refermé la porte (jaune) sur ma chambre (entièrement jaune) je traversais un couloir (désespérément jaune) et là, la clef à peine ôtée de la serrure, elle m'apparut ! Elle était grande et effilée, ses cheveux (châtains - et non pas jaunes) battaient de gauche à droite au rythme de son pas, sur lequel s'étaient réglés mon cœur. J'aurais pu me perdre des heures durant dans ses malicieux yeux. Son nez, si fin et probablement si expert, me poussa à cacher le trou de la serrure de ma main gauche, afin qu'aucune odeur ne s'en échappe. Elle n'était plus qu'à quelques mètres de moi et je pouvais humer son exquis parfum. Ses cheveux allaient se balancer à droite et probablement me frôler. J'esquissais le plus beau sourire – probablement le plus béat en l'occurrence – que je pus. Sa bouche semblait me susurrer quelque chose... Sa bouche me susurrerait quelque chose !

« Chouette rouleau... »

Je me rendis compte que je tenais dans la main droite la cause (hygiénique) de ma sortie. Elle sourit de m'avoir fait rougir et essaya de ne pas me gêner plus en regardant ailleurs... Elle portait une robe blanche avec encolure en V, qui n'était pas sans rappeler les modèles de Karl Lagerfeld pour Chanel ; je portais un pyjama bleu avec tête de Tex Avery qui n'était pas sans rappeler les bacs centraux de chez Monoprix. Je lâchai à la fois ma serrure et un timide « euh... bonjour... je suis parti voir un... un copain ». A cet instant précis, j'eus l'indéniable envie d'utiliser tout le sang de mon nez pour repeindre ces satanés murs jaunes. Maintenant, elle allait croire que j'organisais des rencontres avec mes amis dans les toilettes ou quelque chose d'à peu près aussi sordide.

Génial !

Elle me répondit néanmoins par un sourire, comme ceux qu'on ne voit normalement qu'au cinéma. Elle avait la grâce d'Audrey Hepburn dans « diamants sur canapé », j'avais celle de Tex Avery dans « café froid sur paupiette juteuse ». Alors que je m'éloignais, elle me demanda si j'avais quelque chose de prévu ce midi ; et si non, est-ce que ça me dirait d'aller manger au restaurant avec elle. Comme Tex, mes yeux s'exorbitèrent lorsque je mimai le cri du loup-garou.

Elle prit ça pour un oui.

Pris dans un tourment de folie, j'allai en métro prendre l'air et chercher mon pain quotidien (après m'être au préalable changé et moult fois maudit ce jour où j'avais pensé : « personne ne verra jamais mon pyjama, et puis j'aime Tex... ») J'avais mis un petit manteau, puisque la station de métro n'était ni loin de chez moi ni loin de la boulangerie.

Dans la rame, je rencontrais Donald, Mickey, Dingo, les trois mousquetaires, huit tueurs en série et deux Casimir. Lorsque ces deux derniers, tout d'orange vêtus, me demandèrent mon ticket, je compris qu'il s'agissait des contrôleurs.

Je cherchai alors dans chacune de mes huit poches mais n'y trouvait que portable, monnaie, mouchoirs plus ou (un peu) moins usagés, invitation à une soirée de mai dernier, chewing-gums mais ... pas de ticket ! Je compris que le chat botté avait dû me le voler en me bousculant. Je réglai la note de trente-deux euros vingt-sept (après marchandage).

J'approchais du coin de la rue quand un martien aux odeurs nauséabondes m'interpella pour me prévenir que la bouche d'égoût était ouverte. Je le remerciai, pensant que sans lui, j'aurai inévitablement fini dedans. La première boulangerie étant fermée pour raisons personnelles, je dus faire quelques mètres de plus pour arriver à la seconde. Evidemment, avec son confrère absent, la boulangère ne put me proposer qu'une seule sorte de pain - celui qui a un goût si « spécial » que personne n'en veut... mais que moi j'adore !

Une chance !

En sortant, je longeais la rue en pensant à ce que je pouvais porter pour le restaurant ce midi quand soudain, Chewbacca me fit sursauter. Mon pain tomba directement dans la bouche d'égoût ouverte, suivi de près par Chewbie. Tandis qu'il remontait (sans mon pain évidemment), je regardai dans mon porte-monnaie si je pouvais encore m'acheter un autre pain. C'est alors que je me rendis compte que je n'avais même plus assez pour me payer un ticket de métro pour le retour. Il me restait en tout et pour tout (les huit centimes de ma poche intérieure droite de manteau inclus) quatre-deux centimes. Il fallait donc que je retourne à la résidence à pied. J'en avais pour vingt minutes de marche, sous un froid de février nordique, avec un petit blouson, et sans pain.

Une malchance !

C'est alors que je sursautai une troisième fois – avec toujours plus d'expérience dans le sursaut – à cause de la sirène d'une bijouterie que D'Artagnan était en train de cambrioler. Le quatrième mousquetaire était en baskets rouges, ce qui aurait également provoqué le sursaut de Dumas s'il avait pu voir ça. La police arriva rapidement après le vol (le commissariat était deux pâtés de maison plus loin) et me demanda de les suivre pour leur donner mon témoignage. Une vieille dame fut elle aussi appelée et elle me désigna aussitôt comme coupable. Je fus légèrement malmené mais lorsque, désignant un extincteur, la dame demanda à ce que ce pompier arrête de la dévisager, nous comprîmes que les taupes n'avaient rien à envier à sa vision.

Je fus relâché deux heures plus tard, à midi et demi. Cela faisait donc une demie-heure qu'Elena (ma charmante voisine) m'attendait à l'Estaminet. Je courus le plus vite que je pus et arrivai finalement avec quarante minutes de retard. Elle était de plus en plus magnifique et moi de plus en plus insignifiant (en manteau fin, dégoulinant d'une sueur qu'aucun adjectif ne saurait qualifier). Etangement, mon allure la fit sourire. Je m'aperçus alors qu'autour de son sourire se trouvaient dix yeux, qu'euphémiquement je qualifierai d'assassins.

Elena avait invité trois amies et deux amis et tous les six m'attendaient pour commander. Je leur expliquai le pourquoi de mon retard et bien que mon histoire leur parut farfelue, elle détendit totalement l'atmosphère.

Un pingouin géant, qui se révéla après une étude plus approfondie être un serveur, vint prendre la commande non sans un certain soulagement (on m'expliqua qu'il était déjà venu vingt-trois fois auparavant). J'hésitai entre un steak au poivre et une truite. Mais ne voulant pas participer à l'extinction des truites à grosses tâches de Corse, je me renseignai sur l'origine :

« S'il vous plaît ! La truite, elle est de... »

« De Schubert, monsieur » me répondit le serveur.

Bien sûr.

J'optai donc pour le steak au poivre. La discussion s'enchaîna sur les espèces en voie de disparition, les pingouins, le film « la marche de l'empereur », la cérémonie des César, la cérémonie de clôture des jeux d'hiver, ma forme olympique aujourd'hui (ils appréciaient tout particulièrement l'épisode du commissariat), mon rhume et des reproches comme quoi « il faut bien se couvrir par ce temps, pas mettre un manteau si fin ».

Bien sûr.

Je leur réexpliquai que je n'avais pas prévu de rester dehors si longtemps mais que les circonstances m'y avaient obligé. Là encore, ils rirent à gorge déployée (c'est ainsi que j'appris qu'un des deux garçons fumait et que la fille à ma droite avait probablement mangé une prune le matin même). Comme j'avais l'impression qu'ils se moquaient de moi, et comme j'avais entr'aperçus mon reflet dans un plat argenté, je m'absentai quelques instants et allai remédier à ma coiffure. Quand je revins, Elena était seule à table. Elle me félicita, disant que les autres avaient vraiment apprécié mon humour.

Nous allions maintenant partir... La note était posée négligemment sous un amoncellement de pièces qui n'était pas sans évoquer nostalgiquement le souvenir de ma vaisselle. Je me rappelai soudainement que mon porte-monnaie était plus sec encore que mon steak au poivre (ce qui n'était pas peu).

Bien sûr... Résumons : j'étais arrivé avec quarante minutes de retard au rendez-vous d'une fille charmante et adorable et j'allais maintenant lui demander de m'inviter. Bravo ! Bien joué ! Élégant, classe, gentleman. Très... très Tex Avery !

Je proposai donc à Elena de payer nos deux parts, si seulement elle pouvait m'avancer pour le moment... Elle rit encore une fois en disant que j'étais vraiment impayable (le problème c'est que c'était l'addition qui m'était impayable).

Après lui avoir montré mon porte-monnaie, elle commença à donner crédit à mon histoire (le problème c'est que je n'avais plus de crédits). Il me fallut encore une petite minute pour lui confirmer une dizaine de fois tout ce qui m'était arrivé depuis ce matin.

Après avoir mis en commun ses vingt euros et mes quarante-deux centimes, il nous manqua encore quatre euros trente-trois. Evidemment, je n'avais pas de carte bancaire (ça me semblait bien inutile pour aller chercher un pain) et Elena n'avait elle aussi prit que le strict minimum. Nous expliquâmes la situation à un serveur qui nous proposa trois alternatives. Le retour au commissariat n'étant pas de mon goût et Elena se refusant de faire la plonge, j'optai pour la troisième solution : aller récupérer une carte de crédit et revenir payer l'addition. Elena préféra faire elle-même l'aller-retour plutôt que d'être retenue en otage dans les cuisines. Je m'excusai pour la huitième fois en lui disant « à tout de suite » et commençai mon activité de plongeur en la regardant partir.

Soudain pris d'une crise d'éternuement, j'effectuai quelques gestes plus ou (toujours un peu) moins brusques et détruisit par là-même l'équivalent de trente euros de vaisselle.

Je sortis - ou plutôt fus sorti - des cuisines. Dehors, je laissai un message sur la boîte vocale d'Elena, probablement dans le métro, lui précisant qu'il y aurait un petit supplément. A ce moment, je ne savais vraiment plus ce qu'elle allait penser de moi. En une journée de temps, un type banal était devenu l'antithèse même du héros.

Vaincu par un pain.

Soudain, je vis une occasion de me rattraper ! Deux baskets rouges se dirigeaient vers la porte du restaurant. Exactement les mêmes que ce matin ! Je me jetai littéralement sur la personne située au-dessus.

Pendant ce temps, le propriétaire du restaurant, qui avait été prévenu qu'un client venait de détruire pour trente euros de vaisselle, s'était mis à ma recherche, poussé par une sorte de curiosité malsaine. Il ne mit pas longtemps à comprendre que le casseur était celui-là même qui était en train d'hurler « je t'ai démasqué d'Artagnan » à M. Deltunis, patron de l'entreprise d'en face qui dînait ici avec ses employés tous les jours.

Pour la deuxième fois de la journée, j'étais de retour au commissariat pour violences, faux témoignage (mon histoire du mousquetaire de ce matin leur semblait maintenant des plus suspectes), présomption de vol (mon histoire du mousquetaire de ce matin leur semblait vraiment des plus suspectes). L'interrogatoire plût tellement que plusieurs dizaines de policiers vinrent me poser leurs questions chacun leur tour (c'était une journée peu chargée) :

- Alors, comme ça, D'Artagnan a volé la bijouterie ? Mais il avait des complices ?
- Non, il était seul, répondis-je.
- Et Atos, Portos et Aramis, ils étaient où alors ? me demanda avec un sourire béat un lieutenant.
- Il... il y en avait dans le métro mais ça n'a pas de rapport... Enfin sauf le chat botté, qui m'a volé mon ticket. C'est à cause de lui que j'ai dû faire la plongée.
- Et c'est parce que vous avez vu les bottes du chat que vous avez plongé sur M. Deltunis ?
- Mais non ! C'est à cause des chaussures rouges que D'Artagnan portait ce matin. D'ailleurs, pourquoi un grand patron porte-t-il des chaussures rouges ?
- C'est mardi-gras, vous savez...
- Et pourquoi fête-t-on mardi gras un dimanche ?
- Ici, c'est nous qui posons les questions. Bon, en cellule. Ca lui ôtera l'envie de se payer nos têtes.
- Ah, vous aussi vous vous déclinez en masque aussi ? ajoutai-je.

Voici donc mon histoire. J'arrivai comme mars en carême en cellule. Et je me demande encore pourquoi on fête mardi-gras un dimanche... Peut-être simplement que les gens aiment se déguiser et qu'être en Shrek les fait se sentir mieux à l'intérieur.

Mon habitat de neuf carrés est réduit à quatre ici... Je commence à me faire à l'idée que ma soirée puisse finir dans un terrier de lapin. A cause d'un – las ! - pain et de ces satanés chaussures rouges ! Rouges... comme celles de mon voisin de cellule ! Il a la taille, l'allure et les chaussures du voleur de la bijouterie. Je lui explique le pourquoi de mon arrestation, il me demande le nom de cette bijouterie. « Oh, c'est là où je travaille ! »

Mais je ne suis pas dupe mon gars, je comprends la finalité de ton arrestation...

Je lui demande pourquoi il est ici... Il m'explique qu'il a conduit en état de très grande ébriété et qu'il est actuellement en dégrisement. Apparemment, d'après l'heure qu'il m'indique, il s'est « livré » saoul à la police juste après son vol. Je lui demande s'il a fêté mardi gras et il me répond qu'il n'a pas besoin de se déguiser, que le monde peut accepter sa... Eh minute j'écris en même temps ! Bref, il ne voit surtout aucune raison de fêter mardi gras un dimanche. Je lui explique ma théorie sur Shrek mais il s'en moque.

Je demande à parler au commissaire et passe quelques longues minutes (sur mon demi-mètre carré de chaise d'interrogé) à lui expliquer l'idée du faux alibi : après son vol,

« D'Artagnan » avait pris le métro pour se rendre à l'autre bout de la ville et en avait profité pour faire exploser son alcoolémie, puis il avait grimpé dans sa voiture et s'était fait arrêté quasiment aussitôt en passant près du commissariat. Personne n'aurait pensé alors qu'il pouvait avoir cambriolé la bijouterie puis traversé toute la ville en voiture en si peu de temps. Belle invention que le métro !

Une demie-heure après mon entretien avec le commissaire, les bijoux furent retrouvés dans la voiture. Le déguisement de D'Artagnan avait quant à lui disparu, probablement dans une poubelle. Alors que je sortis, j'aperçus Elena, venue me rendre visite et voir s'il y avait une caution à régler...

Maintenant, il allait falloir être convaincant... et m'assurer qu'elle pourrait tomber amoureuse de quelqu'un qui ne mangera plus jamais de pain !